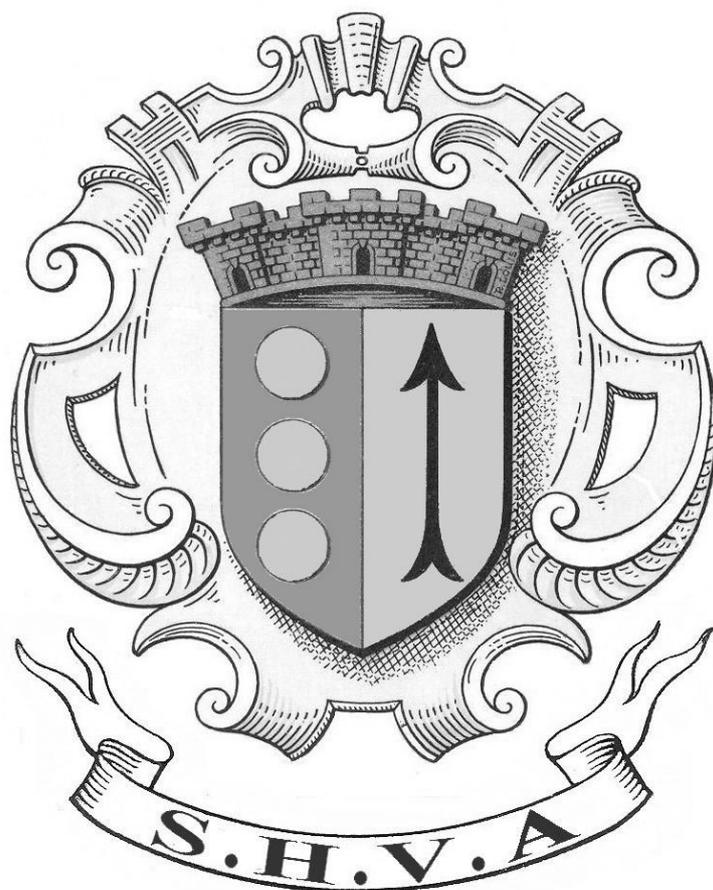


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

**Les Vertus
À travers le temps**

N°83 Mars 2016

SOMMAIRE

- **Édito**
- **Regrets †**
- **Médecins à Aubervilliers (suite)**
 - **Faire classe en 1954**
 - **Les livres**
 - **Atelier mémoire**
Les Italiens à Aubervilliers
 - **Photos galette 2016**
- **Remerciement - Avis de recherche**
 -
 -
 -

ÉDITO

Encore un rendez-vous galette réussi les Amis
(*en page 17 quelques photos de cet après midi
galette*).

Merci d'avoir répondu massivement à notre invitation. C'est pour nous la confirmation que notre Association doit continuer dans sa détermination à rechercher, protéger et transmettre tout ce qui a fait ce que notre "Village d'Aubervilliers" est devenu aujourd'hui.

Et, hardis les jeunes, n'hésitez surtout pas à venir nous voir, nous questionner ou, pourquoi pas, nous épauler dans notre travail d'investigation. Cela permettrait peut-être aussi de remplacer petit à petit les membres vieillissants (n'ayons pas peur des mots) de notre groupe recherche et archivage.

TRÈS IMPORTANT :

**Notre Assemblée Générale se tiendra le mercredi
11 mai 2016 à 18h.**

Un courrier séparé vous sera adressé ultérieurement avec toutes les précisions nécessaires.

REGRETS †

Adhérent de notre association Monsieur **Jacques SALVATOR** maire de notre commune de 2008 à 2014 s'est éteint vendredi 11 mars 2016. Il avait 67 ans. Cet homme très sympathique, fils d'immigrés italiens, fut longtemps un élu municipal à l'écoute de la population .

La Société d'Histoire présente à Évelyne Yonnet, son épouse, et à ses proches ses plus sincères condoléances.

MÉDECINS À AUBERVILLIERS

(SUITE)

Après les premiers médecins, mettons les projecteurs sur un homme qui passa plus de 50 ans à Aubervilliers.

LE DOCTEUR MICHAUX À LA CHARNIÈRE DE DEUX SIÈCLES

Suite à sa thèse de doctorat soutenue en 1881 (voir facsimilé), il fut nommé à Aubervilliers en 1884.

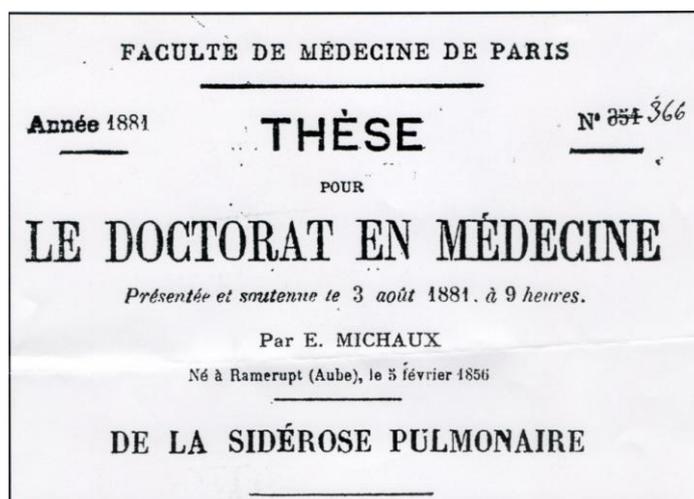
Le choix de sa thèse indique déjà des préoccupations sociales : la sidérose pulmonaire frappe souvent des travailleurs de la métallurgie, de la mine et du bois. Cette maladie fut longtemps confondue avec la silicose.

Dès son installation, il fut confronté à de redoutables épidémies de choléra dont

certaines se développèrent à partir d'Aubervilliers. Il alerta les autorités municipales, réclama des mesures d'hygiène, en particulier dans les écoles ; il s'en prit à la qualité de l'eau distribuée à Aubervilliers (puisée dans la Seine près des débouchés d'un égout).

Le journal de Saint-Denis sera l'écho pendant plus de 30 ans de ses interventions à des titres divers. Très tôt il sera nommé médecin du bureau de bienfaisance, donnera des consultations gratuites ; quand il sera appelé par des patients, il lui arrivera de ne pas faire payer les consultations quand les gens seront dans le besoin. On l'appela le « médecin des pauvres ».

Il participe aussi à la vie civique de la commune : il est désigné un temps délégué cantonal avec Lourdelet, papetier, pour suivre l'enseignement et l'école. Il n'hésite pas à se déplacer la nuit s'il est appelé par un malade. C'est ainsi qu'il sera témoin de plusieurs incidents et en particulier de l'incendie de l'église en 1900.



Une anecdote que m'a rapportée André Karman,
 Dans un de ses déplacements nocturnes, il tomba sur des malandrins ayant l'intention de le dévaliser, mais lorsqu'ils l'eurent reconnu, ils lui dirent :
" Ce n'est pas prudent de sortir la nuit, on va vous accompagner. "

L'afflux de malades venant le consulter à la mairie posa un problème : le risque de contamination des malades et du personnel. Aussi l'école désaffectée de la rue de la Nouvelle France (depuis, rue Achille Domart) sera aménagée en dispensaire, puis reconstruite en 1920 et intégrée actuellement au Centre de Santé.

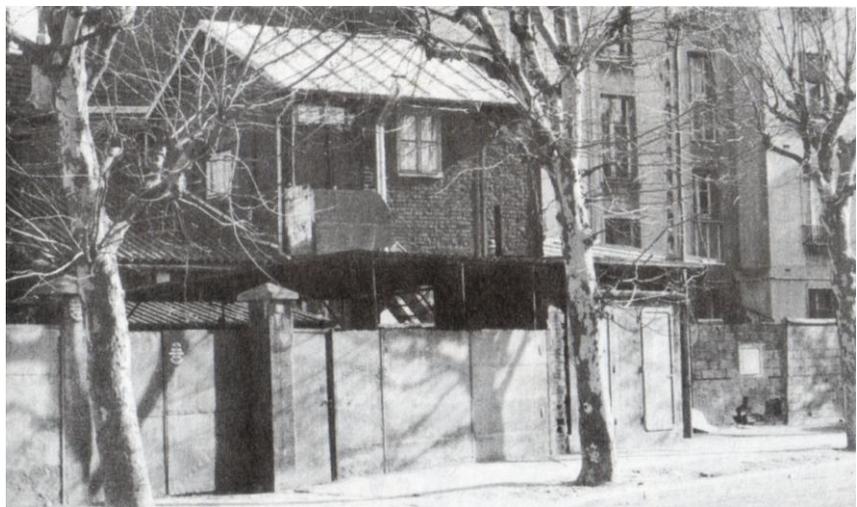
Il donna ses consultations 19 rue de Pantin dès 1891 (devenu ensuite le 15 avenue de la République), lui habita rue de La Courneuve. Il fut inquiété, peut-être arrêté vers 1928 pour avoir pratiqué un avortement ; le maire Pierre Laval, ne le soutint pas, pas plus que ses collègues (les temps n'étaient pas mûrs) ; il y eut cependant une vague de solidarité et les poursuites furent abandonnées.

Ces malades habitent tous le rez-de-chaussée qui est sale, humide, les latrines sont dans une petite cour et la cheminée de ventilation ne monte qu'aux premiers étages. Un égout qui passe dans le couloir est rempli d'eau croupissante. Je crains qu'il y ait urgence à réorganiser cette maison pour l'assainir.

J. Michaux

Extrait d'une lettre du médecin

Il mourut le 1^{er} août 1943 à l'âge de 87 ans. Le conseil municipal du 15/11/1945 décida de donner son nom à une avenue ouverte peu de temps auparavant pour dégager la rue Henri Barbusse. Ce même conseil vota un secours de 4000^F pour sa veuve car il était décédé sans fortune. Il fut enterré au cimetière d'Aubervilliers, mais sa famille le transféra en province laissant sa tombe toujours présente, mais vide.



Une vue de l'av. du docteur Michaux (parue dans "L'histoire des rues")

Jacques DESSAIN

FAIRE CLASSE EN 1954

Vendredi 1^{er} Octobre 1954. C'est la dernière fois que « la rentrée » a lieu le 1^{er} octobre.

Le « 170 » me conduit à Aubervilliers. Je vais rencontrer mes premières élèves à l'école de filles Paul Bert. Je sais depuis quelques jours que j'ai un cours préparatoire. Je ne suis pas inquiète. A l'École Normale du Bourget que je viens de quitter, le cours de pédagogie de la lecture était conduit de main de maître par la Directrice, Mme François et j'ai bien réussi mon stage en C.P. Je connais la méthode de lecture que je vais utiliser : Clair matin, de Mme Picard notre inspectrice, seul point qui pourrait m'inquiéter un peu, mais le C.A.P qu'elle va ou non m'accorder n'est pas encore à l'ordre du jour. J'entame donc ma carrière d'institutrice le cœur léger.



Ce matin-là, la rue Paul Bert appartient aux enfants. Les trottoirs et la chaussée sont envahis par des centaines d'élèves qui convergent vers deux portes que sépare le drapeau. Les garçons avec les garçons, les filles avec les filles. Pas une voiture en vue, elles sont encore rares à cette époque. Une odeur de lessive fraîche flotte dans l'air. Je connaîtrai plus tard les saupoudrages blancs de l'usine Lever.

A peine arrivée dans les lieux, le temps de réaliser que nous sommes cinq normaliennes sortantes qui débutons dans cette école et qu'il y a trois CP, la sonnette retentit. L'appel se fait dans la cour et je me retrouve en face des 42 minois qui figurent sur la photo.



Mais quelle « école » pour ces petites filles ?

En tablier, les bras croisés, elles levaient le doigt quand elles voulaient parler. Elles entraient en classe en silence et sans se bousculer. Il fallait gérer le grand nombre... Elles étaient les enfants du Baby-boom. Nées après la guerre, elles arrivaient à l'école primaire toujours plus nombreuses à chaque rentrée et surchargeaient déjà les petites classes. A l'école Paul Bert, on échappait encore aux préfabriqués dans la cour.

Elles apprenaient à compter avec des marrons d'inde et des bûchettes taillées dans des allumettes . Elles s'appliquaient à écrire à l'encre sans faire de taches sur le cahier , et bien sûr, à lire avec René, Simone, Tobi et Minet, les héros du livre de lecture, une méthode mixte avec un long départ de lecture globale. On s'efforçait, moi à bien décorer la classe et à leur faire un beau tableau, elles, à prendre soin de leurs affaires. L'une d'elle me demanda un jour « paillasson » pour ne pas salir la classe avec leurs pieds mouillés. Les autres acquiescèrent. Beaucoup d'entre-elles vivaient dans la boue !

Malgré tout, les progrès attendus tardaient, et les C.A.P. des institutrices sonnèrent l' alarme en fin de premier trimestre. Inexpérience des maitresses, toutes les trois débutantes ? Nombre excessif d'élèves ? Un non remplacement pendant trois semaines ? Trois causes sans doute pour ce triste état de fait . Il fallait rattraper le retard : les autorités décidèrent une redistribution des élèves en trois classes de niveau à partir du mois de janvier.

C'est moi qui eus les élèves les plus faibles. Je leur proposais un challenge : relire le livre le plus vite possible avant d'entamer le suivant. Mais cette fois il était possible de bien distinguer les syllabes, les lettres et les sons. Nous faisons aussi des « gammes » sur de vieux syllabaires. La méthode fonctionna. Seule une dizaine d'élèves sur 120 qui ne maîtrisaient pas la lecture courante, durent redoubler ou furent dirigées vers la classe de perfectionnement qui existait dans l'école. Un taux d'échec de 8/100 alors qu'il était de 20/100 au plan national.

La semaine de classe était longue du lundi matin au samedi soir, avec ce repos le jeudi que les enfants passaient souvent au patronage. Au moins un tiers des élèves mangeait à la cantine car les tarifs dégressifs adaptés aux revenus des familles et au nombre de frères et sœurs déjeunant à l'école arrangeaient bien des parents. Le menu n'était pas très appétissant, personnellement j'apportais ma « gamelle » de la maison.

En classe, le temps prévu pour la lecture paraissait toujours trop court : trop d'enfants à faire lire ! Néanmoins on s'appliquait à ne rien négliger des autres activités prévues : écriture en suivant les lignes de pente tracées par la maîtresse et en formant bien les pleins et les déliés, vocabulaire à partir de grands tableaux illustrant des scènes de la vie courante, mais aussi gymnastique dans la cour ou sous le préau qui sentait vite la poussière, récitation et chant que je devais accompagner au guide-chant et surtout dessin, aux crayons de couleur, les feutres n'étaient pas encore inventés, mais aussi à la peinture. Après tout, la présence du pot d'eau sur la table entraînait au contrôle de soi, car bien sûr, il valait mieux ne pas renverser l'eau !

Mais quel avenir pour ces petites filles ?

Plus de la moitié d'entre-elles vont rester à Paul Bert jusqu'à l'âge de 14, ou 15 ans. En arrivant en C.M.2, beaucoup auront déjà redoublé au moins une fois après avoir raté un « examen de passage ».

Elles seront alors en Fin d' Etudes 1ère ou 2ème. Leur journée de classe va s'allonger car l'étude du soir, de 17 à 18h, est pratiquement obligatoire., Cette étude est payante, gérée par la caisse des écoles qui applique les mêmes aides qu'à la cantine et rémunère aussi la personne qui surveille. C'est souvent la maîtresse. On quitte l'école les devoirs terminés et souvent corrigés. Restent encore les leçons qu'il faudra bien retenir pour faire partie de la liste des élèves qui seront présentées aux épreuves du Certificat d'Etudes.

Les autres élèves, celles qui ont eu de bons résultats aux contrôles mensuels, « les compositions » en CM2, vont bénéficier du mouvement de démocratisation de l' Enseignement. Le Secondaire s'ouvre aux élèves des écoles publiques. Mes petites élèves vont peut-être échapper au concours d'entrée en sixième encore en cours en 1954, et être prises sur dossier au cours complémentaire général : « au CEG ». À Aubervilliers le futur CEG Victor Duruy est en construction. D'autres suivront ainsi que des lycées.

Au CEG, de nouvelles sélections vont être opérées qui enverront encore des élèves vers les cours complémentaires techniques ou commerciaux, les écoles privées de secrétariat ou l'apprentissage chez un commerçant connu des parents. Il faudra avoir réussi son Brevet pour valider un succès au concours d'entrée à l'Ecole Normale ou entrer en seconde au Lycée.

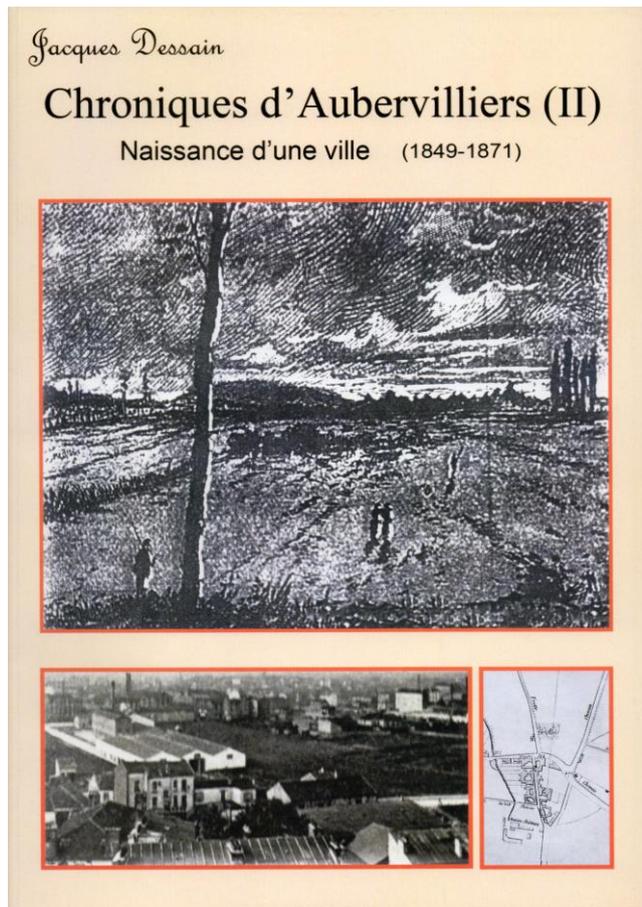
En 1963, avec beaucoup de détermination et autant d'ardeur au travail, ces petites filles auront peut-être eu la chance de faire partie des 5,7/100 de filles de cette classe d'âge qui ont obtenu leur Baccalauréat ou « Bachot » ainsi qu'on nommait à l'époque ce diplôme un peu mythique.

Il faut enfin noter que tout au long de leur parcours scolaire, ces enfants d' Aubervilliers auront, déjà, reçu de la municipalité une aide assez exceptionnelle pour leur ouverture sur le monde : premières classes de neige en 1953, visites découvertes de Paris pour les Fin d'Études que j'aurai en 1957, voyage de fin d'année scolaire sur la côte normande, visite de l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958...

Jeannine LAMEZEC

LES LIVRES

Le 18 février M. Jacques Dessain, co-fondateur de notre Société d'Histoire, a, avec la complicité de la librairie " Les mots passants ", organisé une rencontre dédicaces afin de promouvoir son nouveau livre " *Chronique d'Aubervilliers II* ". Ce fut un vif succès. Nous vous rappelons que cet ouvrage, ainsi que d'autres du même auteur, est disponible à la vente à la librairie ou à la vente et en lecture à notre adresse.

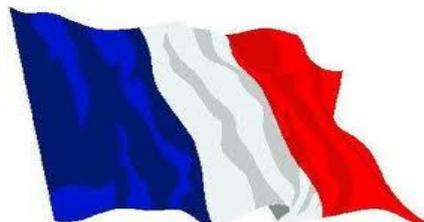


Prix de vente : 17 €

ATELIER MÉMOIRE LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



*Nous continuons
ici à publier les
témoignages des
Italiens encore
vivants ou de
leurs
descendants*



GIOVANNI ABATECOLA ROCCO ABATECOLA ET PIETRINA NEE COLELLA « DES ITALIENS A AUBERVILLIERS »

Giovanni est né le 31 mai 1914 à PICO province de FROSINONE région LATIUM.

En 1956 il arrive à Aubervilliers rue Alfred Jarry. Il travaille le fer forgé. Il s'est expatrié parce que bien que possédant un bon métier, il avait des difficultés à trouver du travail dans sa région en Italie.

En 1958 arrivent sa femme et ses 4 enfants :

Rocco né le 11-08-1939, Décédé en 2008 à Aubervilliers, transféré en Italie à PICO.

Corrado né le 6-04-1946,

Valerio né le 4-04-1948,

Dea née le 21-05-1951,

Tous ont terminé leurs études en France.

Pietrina COLELLA est née à PICO le 4-05-1940.

Les parents de Pietrina sont cultivateurs relativement aisés. Son père COLELLA Archangelo et sa mère CARNEVALE Antonina auront 4 enfants :

Antoniette née en 1935,

Antonio né en 1938,

Pietrina née en 1940,

Carmine né en 1957.

Pietrina et Rocco se marient le 29-08-1966 à PICO. Peu après ils s'installent à Aubervilliers tous les deux dans une chambre d'hôtel « Hôtel des familles » rue du Landy, sans confort avec, les wc sur le palier. Pietrina est choquée, en Italie chez ses parents elle avait tout le confort.

Une nuit un immense incendie se déclare aux hydrocarbures de Saint Denis rue Francis de Préssensé. Tous les clients de l'hôtel sont dehors et se dirigent instinctivement mais imprudemment vers le feu.

Pietrina n'est pas une femme à rester à la maison. Elle travaille d'abord dans la couture à « l'Hôtel du Canal » près du chemin de l'Échange. Elle vend ensuite du prêt à porter sur les marchés. Elle travaille ensuite en cuisine dans un restaurant « Le Thalasso » pendant 4 ans rue du Moutier. Le médecin lui dit d'arrêter pour raison de santé. En 1988 elle s'installe près de son domicile dans une boutique qu'elle loue 39, rue de Paris à Aubervilliers.

En 2001 la boutique est entièrement dévalisée tout a été emporté. Elle fermera définitivement en 2005. Elle avait comme comptable Denise MORIZOT (française mariée à un italien du nom de FELLA)

Rocco de son côté travaille comme peintre décorateur. Il est toujours habillé en costume cravate. Sur les chantiers on le prend souvent pour le patron.

Rocco et Pietrina auront deux enfants :

Isabelle née le 22-06-1969 secrétaire, mariée, pas d'enfant, vit à PONTECORVO.

Jean William né le 10-02-1972 travaille dans la publicité, responsable de secteur, célibataire, vit à Aubervilliers.



Frosione se trouve à 40 km à l'ouest de l'abbaye de Montecassino

Pendant la guerre à Pico



Rocco et Pietrina à Pico en 1964

Tout le monde avait des difficultés pour manger, Piétrina se souvient des américains qui distribuaient des bonbons et des chewing-gum.

En 1940 son père est parti à la guerre. Il a fait la campagne des Balkans. En 1945 quand il est rentré barbu, sa fille Pietrina ne l'a pas reconnu.

Antoniette avait un bon style d'écriture. Elle était très sollicitée par des villageois qui lui demandaient d'écrire des lettres à leur place.

La conclusion de Pietrina

Pietrina va bientôt se retirer à PONTECORVO. Son fils Jean William la rejoindra plus tard.

Au moment de rentrer définitivement en Italie, Pietrina fait le point sur sa vie et les années passées à Aubervilliers :

« J'ai eu trop souvent des difficultés d'argent. J'ai toujours mangé à ma faim, mais jamais de sorties. En Italie avant de venir en France, j'avais mon commerce, ma voiture, ma maison, j'étais bien. Si j'étais restée en Italie j'aurais eu une belle vie. Je suis venue en France pour suivre mon mari, parce que sa famille était dans la misère. Mes parents, eux ne manquaient de rien.

J'ai choisi cette vie parce que j'aimais mon mari. Maintenant qu'il n'est plus là, je retourne à PICO, mais avant de partir je veux profiter de cette occasion qui m'est donnée de remercier la France de m'avoir accueillie durant ces 45 années. Mon grand regret aujourd'hui est de ne pas avoir de petits enfants ».

Propos recueillis par Michel SARNELLI

PHOTOS GALETTE JANVIER 2016



REMERCIEMENT AVIS DE RECHERCHE

Nous remercions Monsieur COLY pour la communication de cette photo prise dans la 1^{ère} laverie automatique d'Europe située au centre commerciale Émile Dubois à AUBERVILLIERS en 1961.

Nous espérons ainsi prendre contacts avec des personnes présentes sur cette photo ou les connaissant, afin de se remémorer ces moments conviviaux d'une époque où les machines à laver le linge n'étaient pas monnaies courantes dans les foyers.



Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr